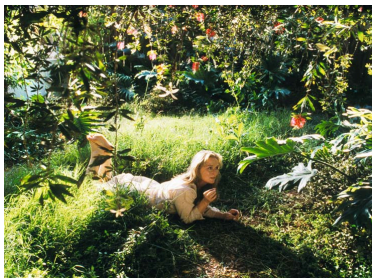
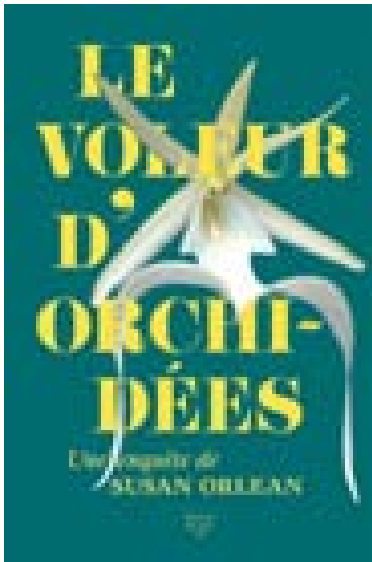




LIVRES

## La fine fleur du capitalisme

En 1998, la journaliste SUSAN ORLEAN publie une enquête sur la folie entourant l'orchidée. Comme un miroir tendu à l'Amérique et à ses fantasmes mercantiles.



Meryl Streep est Susan Orlean dans  
Adaptation de Spike Jonze (2002)

À QUOI TIENNENT LES BONNES HISTOIRES ? De celles qui explorent les recoins de l'imaginaire et nous gardent éveillés la nuit ? De celles qu'on se raconte en famille et qui traversent les âges ? A bien regarder la littérature, gageons qu'il s'agit peut-être d'abord de passion. Forcément. D'aventures, d'exotisme et d'intrigues, ensuite. Et puis enfin, de bons personnages. Pittoresques. Un peu fous. Bigger than life, comme on dit.

Susan Orlean travaille pour le New

Yorker depuis 1992. Elle sait reconnaître les bonnes histoires. En 1994, quand elle entend parler de l'affaire John Laroche contre l'Etat de Floride, elle devine qu'elle a déniché quelque chose qui va au-delà du simple fait divers botanique. Son enquête de terrain durera deux ans et la publication du Voleur d'orchidées en 1998 la rendra célèbre dans tout le pays.

Le Voleur d'orchidées, c'est ce fameux John Laroche. "Grand, maigre, yeux clairs, épaules voûtées (...) d'une beauté incontestable même s'il a perdu toutes ses dents de devant." Laroche est un héros américain. Un self-made man bordélique et passionné, impulsif et excessif. Après avoir collectionné les tortues des Galápagos, les fossiles de l'ère glaciaire et les miroirs anciens, il a jeté son dévolu sur la plus "sexy" des fleurs, celle qui "rend fou" les pépiniéristes du monde entier : l'orchidée.

Et Laroche n'échappe pas à la règle. Il est surnommé "Le Cinglé à peau blanche" ou encore "Le Fauteur de troubles". Devant un tribunal, il est accusé d'avoir volé, avec la complicité de trois Indiens séminoles, une espèce extrêmement rare (et donc inestimable) dans une réserve naturelle de Floride.

Voilà donc notre journaliste new-yorkaise, en baskets, qui arpente marais, pépinières et territoires indiens, affrontant alligators, moustiques et

crotales, aux côtés d'un fleuriste illuminé, à s'interroger sur le pourquoi d'une passion enivrante, voire carrément dangereuse.

Vingt ans après sa première publication, son livre se lit encore comme un roman d'aventures. Avec son lot d'explorateurs têtes brûlées, d'excentriques collectionneurs, de brigands au grand coeur et de chefs indiens insoumis, il nous plonge au coeur cette fièvre dévorante, dont le lexique en soi est déjà une invitation au voyage.

Mais Susan Orlean a compris aussi qu'il est impératif, pour qu'une histoire soit vraiment bonne, que celle-ci dépasse son simple sujet. Qu'elle tende à l'universel. Or dans cet "orchidélire" qu'elle nous conte à fond de train, ce sont les grands mythes de l'Amérique capitaliste que l'on devine. Comme dans une ruée vers l'or version botanique, il est d'abord question ici de ces rêves américains de gloire et de fortune, d'innovations, de commerce et de concurrence aussi. En creux, l'auteure nous montre que quoi qu'il touche, l'Américain, capitaliste de nature, tentera de transformer son trésor en dollars. L'or, le pétrole, les fossiles de l'ère glaciaire ou les fleurs. God bless...

Le Voleur d'orchidées (Editions du Sous-sol), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Schneiter, 304 pages, 22,50 ■

par *Léonard Billot*

